Document generated on 04/24/2024 6:31 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Les écrivains écrivent-ils tous le même livre?

Aline Apostolska, *L'homme de ma vie*, récit, Montréal, Québec Amérique, 2003, 208 p., 22,95 $.

Jean-Marc Massie, *Delirium tremens*, contes mutagènes, Montréal, Planète rebelle, 2002, 72 p., 19,95 $.

Robert G. Girardin, *Malgré tout*, histoires et aphorismes, Montréal, La Pleine Lune, 2002, 180 p., 22,95 $.

Yvon Paré

Number 111, Fall 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37790ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paré, Y. (2003). Review of [Les écrivains écrivent-ils tous le même livre? / Aline Apostolska, *L'homme de ma vie*, récit, Montréal, Québec Amérique, 2003, 208 p., 22,95 $. / Jean-Marc Massie, *Delirium tremens*, contes mutagènes, Montréal, Planète rebelle, 2002, 72 p., 19,95 $. / Robert G. Girardin, *Malgré tout*, histoires et aphorismes, Montréal, La Pleine Lune, 2002, 180 p., 22,95 $.] *Lettres québécoises*, (111), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Aline Apostolska, *L'homme de ma vie*, récit, Montréal, Québec Amérique, 2003, 208 p., 22,95 $.
Jean-Marc Massie, *Delirium tremens, contes mutagènes*, Montréal, Planète rebelle, 2002, 72 p., 19,95 $.
Robert G. Girardin, *Malgré tout, histoires et aphorismes*, Montréal, La Pleine Lune, 2002, 180 p., 22,95 $.

Les écrivains écrivent-ils tous le même livre ?

Récits, contes, réflexions, petites histoires en forme de bonsaï, toutes les écritures finissent par révéler celui ou celle qui prend la parole, mais aussi celui qui se fait lecteur ou auditeur.

RÉCIT | YVON PARÉ

L'*HOMME DE MA VIE*, D'ALINE APOSTOLSKA, EST UN RÉCIT AUDACIEUX. L'écrivaine et journaliste a senti le besoin de revenir sur sa vie en regardant son père droit dans les yeux. Les autres hommes aussi, ceux qu'elle a aimés et suivis un certain temps. Elle a revu la petite fille qu'elle était, la femme rebelle et aventureuse qui jamais n'a su dire non, cédant à ses coups de cœur et à ses coups de tête. Il faut du courage pour empoigner tous les bouts de sa vie et les examiner sans complaisance. Il y a toujours un pourquoi aux gestes et aux événements qui nous ont bousculés. Il y a toujours une direction même quand nous pensons que tout s'est arrêté et que plus rien ne peut arriver.

Aline Apostolska ne se défile jamais. Tout est dit avec une belle intelligence et un bonheur d'écriture. Elle possède l'art de nous plonger dans les grandes tempêtes de sa vie tout en gardant une certaine distance. Elle y parvient par la distanciation, une phrase glanée dans un livre, un poème qui vient colorer l'événement qui nous est présenté. En s'accrochant à des textes, à des écrivains, à des livres qui sont là comme des lumières, elle apporte un autre éclairage. Cette écriture donne une justesse particulière et un poids à ce récit qui aurait pu fort bien basculer dans une suite d'aventures épidermiques plus ou moins épicées. Aline Apostolska évite le piège et garde un niveau réflexif élevé malgré les confidences les plus intimes, les descriptions les plus charnelles.

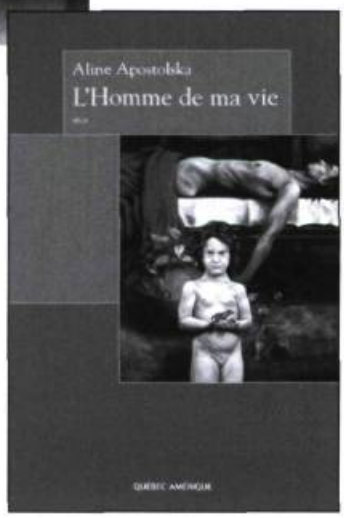
J'écris pour ne plus être seule. Et quand je finis un livre, la seule chose que j'espère est que la personne qui va le lire se sente un peu moins seule. Qu'elle se sente importante, démasquée, rejointe, au plus secret d'elle-même. Sinon, c'est que j'aurais dupé le lecteur en me dupant moi-même. C'est que je n'aurais pas écrit avec ma chair. Si le papier n'est pas la peau du cœur, la somme des mots gravés là ne fait pas un livre, ou bien ce livre n'est qu'un vulgaire objet. (p. 95)

Et la voilà qui nous bouscule dans ce que nous avons cru bon de faire de notre vie. Elle dérange, respire et rejette toutes les contraintes. La grande aventure, c'est la vie, l'amour, le désir même au risque de s'y briser. Il ne faut jamais dire non sans avoir expérimenté, sans avoir plongé et connu. « Rencontrer quelqu'un, c'est retrouver la part la plus invisible, la plus inconsciente de soi-même, à travers l'autre. » (p. 171)

De sa naissance à son arrivée à Montréal, d'une aventure amoureuse à une autre, Aline Apostolska se tient sur la corde raide, fidèle à cet instinct qui l'a toujours sauvée. Skopje, Montpellier, Madrid, Sydney et Alger. Il y aura aussi Paris, Orléans, Bruxelles et Montréal. Il y a les lieux et des hommes.

Aline Apostolska sent avec son corps, suit ses pulsions et trouve une pensée dans le désir. La rebelle, l'aventurière est une migrante. Elle aurait pu être danseuse, elle écrit. Elle a travaillé dans les médias et est devenue journaliste et éditrice. Elle se croyait arrivée, installée et elle a tout abandonné. La vie est mouvement, la vie est devant.

Bien sûr, on a beaucoup insisté sur la figure du père, l'homme qui a marqué la princesse qu'elle croyait être. Une figure, un modèle, un homme qui l'a poussée hors du nid sans jamais la juger. C'est le plus tendre du récit !



Malgré cette franchise, Aline Apostolska demeure discrète, mystérieuse, fascinante. Elle nous retient du début à la fin, nous livre des pages magnifiques sur ses fils qui lui apprennent tout, chaque jour. Elle touche ce qu'il y a de plus important, de plus vrai : l'amour et la vie.

Qui suis-je finalement, si je ne suis plus la fille, sœur, amante, mère, épouse ? Qui est la femme que je suis devenue ? Qui est ce moi que je jette en pâture, comme on jette les choses au feu ? Moi existe-t-il ? Au fond, vous et moi n'avons guère plus d'importance que la feuille qui s'envolera avec le vent d'automne. (p. 205)

Aline Apostolska est une Schéhérazade qui sait nous en dire juste assez pour nous retenir, qui dévoile presque tout de sa vie tout en préservant le mystère. Des récits captivants, sensuels et vrais.

ET LA PAROLE EST NÉE

JEAN-MARC MASSIE

Jean-Marc Massie tient une place particulière dans la poussée du conte au Québec et de ces conteurs qui gravitent autour de la maison Planète rebelle. Il nous offre trois contes dans cette récente publication. *L'enfant de la Pinto, La démembreuse* et *L'arrêt circulaire du Gros Bill à Verbobyl*. Ces trois temps ou histoires révèlent bien la manière de ce « parleur » qui semble être né sur une scène. Il en est capable. Un disque accompagne le tout.

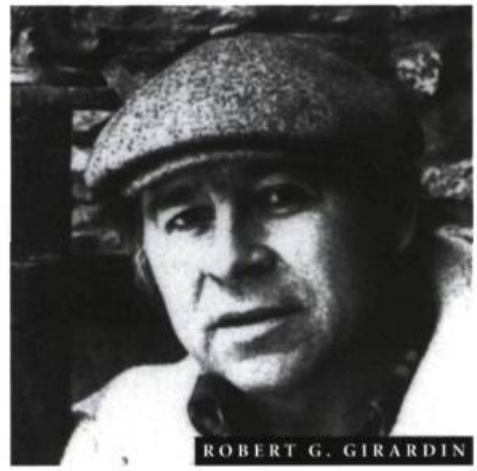
Ses histoires se situent résolument dans le monde contemporain et il n'hésite jamais à plonger dans un futur incertain. L'imagination et la parole éclatent dans toutes les directions. Le plaisir d'inventer, sans jamais se donner de balises, emporte tout. Nous glissons dans des contes fantastiques, nous nageons dans l'invraisemblable, le verbe gicle et fait foi de tout. Il pousse sur le réel, nous enferme dans l'espace et le temps, nous fait voyager sous terre ou dans les airs, bouscule le passé et l'avenir. Massie est un conteur à l'imaginaire foisonnant et débridé.

Ce jour-là, à Outremont, trois jeunes filles aux cheveux décolorés déroulaient leurs bas de laine noirs jusqu'aux genoux et ajustaient leurs jupes d'écolières de sorte que l'on puisse imaginer la courbe anorexique de leur pubis. Elles avaient l'accent parisien et pourtant, leurs tournures de phrases étaient québécoises. Elles marchaient droit devant avec l'assurance de ces êtres qui croient que tout leur est dû. (p. 46)

Il faut se donner le plaisir de l'entendre au préalable. La voix réussit à faire passer l'inconcevable qui heurte un peu à la lecture. Il lui arrive parfois d'être un peu victime de ses audaces et de son imaginaire. Il bascule dans le sordide avec *La démembreuse*. Le lecteur s'y perd aussi dans les inventions langagières du « Gros Bill à Verbobyl ». Un conteur existe dans sa parole, un conteur est toujours un peu amputé quand nous nous débattons avec ses écrits uniquement. Il faut entendre Jean-Marc Massie, l'écouter, le suivre. Nous rencontrons alors un magicien, un inventeur de mondes, un explorateur du langage qui ne cesse de surprendre et de dérouter.

LE JOURNAL DU QUOTIDIEN

Malgré tout la vie, malgré tout l'écriture, malgré tout l'existence pourrait-on dire du livre de Robert G. Girardin. Un livre qui cumule à la fois de très courtes histoires et des aphorismes. Le genre d'écrit à ne pas lire d'une traite. Il faut le fréquenter longuement, traîner un bon bout de temps sur ces courtes histoires, fouiller, relire pour en apprécier la saveur et tous les mots.

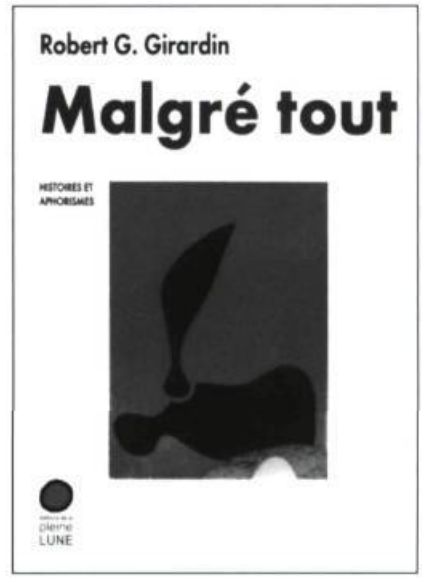

ROBERT G. GIRARDIN

Girardin touche à tout ce qui fait la vie d'un homme qui voyage et qui prétend tirer des leçons des agissements de ses contemporains. Parce que cet écrivain se veut moralisateur dans un monde sans morale, se veut réflexif et signifiant dans un monde qui se perd de plus en plus dans le virtuel et le jetable. « Un jour, je suis né et je ne me le rappelle pas. Un autre jour, je vais mourir et je ne me le rappellerai pas non plus. » (p. 90)

Bien sûr, une entreprise du genre comporte des risques et Robert G. Girardin glisse parfois dans la facilité : « La feuille de papier vaut bien la feuille d'aluminium » ; « Un café seul refroidit vite » (p. 144) ; « À Montréal, je me sens souvent comme un Acadien dans un ascenseur à Moncton » (p. 154).

Le regard que cet écrivain pose sur le monde révèle plus sa véritable nature que ce qu'il veut dénoncer ou montrer. On devine un concept de la liberté, un genre de vie qui se veut particulièrement proche des années d'errance où il fallait fuir toutes les formes de travail ou d'engagement. Girardin est demeuré fidèle aux années soixante-dix, ces années où l'on rêvait l'amour et la paix tout en préparant un monde particulièrement matérialiste et dur.

Pourtant cet ouvrage est nécessaire dans une société où les pauses réflexives sont de moins en moins fréquentes. Ces phrases, une fois retournées et scrutées à la loupe, réussissent à nous faire sourire, à nous interroger ou à hausser les épaules. C'est déjà beaucoup.



Girardin écrit le journal du quotidien, propose la réflexion au jour le jour. Il y est question de la vie, de la mort, du sens à donner à l'aventure contemporaine qui affole les plus audacieux, du travail, des guerres et de la violence. Le livre s'est construit au hasard des rencontres, d'une lecture, d'une sortie ou tout simplement d'un mot glané dans la rue. Le lecteur gardera ce qu'il veut. « Petit à petit, le train s'éloigna, emportant ce moment de bonheur qu'il ne revivrait plus. L'écrivain quitta la gare et retourna à sa mélancolie. Le bonheur, comme l'orgasme, ne dure pas longtemps. » (p. 37)

Que dire devant les folies de la guerre, les affrontements et les tueries sinon répéter, retrouver des formules qui n'ont jamais été comprises. Robert G. Girardin ne s'en prive guère et c'est pour le meilleur et pour le pire.